

À LAVER LA TÊTE
D'ÂNE ON Y PERD
SA LESSIVE

PROVERBE

DURANT, Catherine

1699

**À LAVER LA TÊTE
D'ÂNE ON Y PERD
SA LESSIVE**

PROVERBE

À PARIS, Chez PRAULT Père, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DC IC. Avec approbation et privilège du Roi.

PREFACE

J'ai déjà averti le Lecteur, en finissant mon premier tome, que les Proverbes que l'on a joints au second ne font pas de moi. Je crois, qu'ils en auront plus de réussite. On m'a priée d'ajouter ici, qu'on ne mettra le mot de chaque Proverbe qu'à la fin de tous pour laisser au Lecteur le plaisir de les deviner

ACTEURS.

LE VICOMTE, Écolier.

MONSIEUR LE COMTE, père du Vicomte.

MONSIEUR PEDENTA, son précepteur.

MONSIEUR DE FORMONT, son gouverneur.

MADEMOISELLE DEMERIS, accordée au Vicomte.

MARINETTE, suivante demoiselle Demeris.

Nota : Cette pièce est insérée dans "Voyage de campagne" de Mme Henriette-Julie de Castelnau Comtesse de Murat (1670-1716), tome 2. pp 239-258

SCÈNE PREMIÈRE.

La Gouverneur, Le Précepteur.

LE GOUVERNEUR.

En vérité, Monsieur Pedanta, vous êtes bien à plaindre d'avoir à cultiver un aussi malheureux naturel que celui du vicomte ! À peine sait-il lire : vous vous tuez le cour et le corps, et je ne crois pas que vous avanciez beaucoup.

MONSIEUR PEDANTA.

Avec la patience, on vient à bout de tout : je l'ai pris ce matin au saut du lit ; c'est le temps où les idées sont les plus nettes ; je lui ai donné une leçon, qui Dieu aidant, aura fait quelque impression sur son esprit. Au pis aller, je fais mes efforts pour satisfaire Monsieur le Comte son père ; si mes soins n'ont pas un heureux succès, j'aurai fait mon devoir ; et la philosophie m'apprend qu'il ne faut se fâcher de rien : mais vous, Monsieur de Formont, tirez-vous meilleur parti que moi de vos instructions auprès de cette jeune plante qu'on nous a confiée.

MONSIEUR DE FORMONT.

Oh, pour moi, monsieur Pedanta, qui n'ai que des sentiments de galant homme à inspirer, je ne puis manquer de réussir : il suffit d'être gentilhomme, pour se laisser insinuer doucement qu'il faut avoir de la valeur, de la droiture un air poli ; il ne faut pas grand esprit pour tout cela ; aussi, grâce au ciel, me gardai-je bien d'y prétendre. C'est un triste métier, Monsieur Pedanta, que celui de passer sa vie sur des livres, ou faire son unique étude, d'arranger de malheureuses périodes, qui bien souvent ne font qu'ennuyer les honnêtes gens.

MONSIEUR PEDANTA.

Vous tirez sur les savants, monsieur de Formont ; leur plume est pourtant à craindre : on pourrait trouver quelque endroit faible dans cette valeur dont vous faites profession : c'est une vertu louable dans les uns et une fureur brutale dans les autres : qui sait, après tout, de quel genre est celle que vous possédez ?

MONSIEUR DE FORMONT.

Arrêtez, Monsieur Pedanta, un philosophe doit résister à ses passions ; gardez votre pétulance pour votre écolier, en cas qu'il ait oublié cette belle leçon sur laquelle vous fondez de si grandes espérances, aussi bien je vois Monsieur le Comte qui n'a que faire de nos différends.

SCÈNE II.

**Monsieur le Comte, Monsieur de Formont,
Monsieur Pedanta.**

MONSIEUR LE COMTE.

Espérez-vous, monsieur de Formont, faire du moins un honnête homme de mon fils ? C'est à présent mon unique but ; il m'eût été doux qu'on eût pu former son esprit ; mais, je ne prétends plus si haut, et je me trouverai trop heureux de lui voir quelques vertus, au défaut des qualités aimables.

MONSIEUR PEDANTA.

Il ne faut pas, monsieur désespérer si vite : il est des naturels tardifs : permettez-moi d'instruire Monsieur le Vicomte encore une petite dizaine d'années, et je vous le rendrai le plus savant gentilhomme du royaume.

MONSIEUR LE COMTE.

Dix ans, Monsieur Pedanta ! Mon fils en a déjà vingt, ce serait le doyen des écoliers du royaume. Ah ! Sans doute, vous avez vu la fable de cet homme qui promettait de faire parler un âne dans un pareil nombre d'années ; et vous espérez comme lui la mort d'un de nous trois : c'est ce qui vous fait hasarder une promesse si téméraire.

MONSIEUR DE FORMONT.

Non, Monsieur, non, ce n'est point là l'idée de monsieur Pedanta : son amour propre et son exemple lui donnent des espérances extraordinaires ; l'un lui persuade qu'il n'est naturel si sauvage dont son éloquence ne puisse venir à bout ; et l'autre, que les sciences ne s'apprennent que lorsque le feu de la jeunesse est passé ; car tel que vous le voyez, Monsieur, il a pâli sur les livres d'une bibliothèque entière, sans pouvoir parvenir à l'honneur d'être régent de collège qu'à cinquante ans accomplis.

MONSIEUR PEDANTA.

Et vous, monsieur de Formont, avec cette bravoure dont vous faites parade, à quel âge étiez-vous encore enseigne dans le régiment de...

MONSIEUR LE COMTE, l'interrompant.

Il ne s'agit point ici de vos disputes ; c'est de mon fils qu'il est question. À vous dire vrai, Monsieur Pedanta, je vous congédierai bientôt : je vous crois maintenant le moins utile de ses maîtres ; mais j'ai encore besoin de Monsieur de Formont pour lui inspirer du courage.

MONSIEUR DE FORMONT.

Je crois, monsieur, lui avoir donné là-dessus des leçons assez fortes ; et quand il vous plaira de lui faire sa première campagne, mon exemple lui en apprendra plus que mes discours : en attendant, madame Demeris, dont la personne est charmante, réveillera cet esprit, qui à la vérité est un peu lourd.

MONSIEUR LE COMTE.

Ah ! La voici avec Mademoiselle Marinette ! Monsieur Pedanta, faites descendre mon fils.

SCÈNE III.

**Mademoiselle Demeris, Monsieur le Comte,
Monsieur de Formont.**

MONSIEUR LE COMTE.

Que vous êtes bonne et gracieuse, Mademoiselle, de vouloir bien prendre vous-même le soin de visiter un amant si indigne de vous !

MADAMOISELLE DEMERIS.

Les volontés d'un père mourant doivent passer pour des lois : le mien avait pour vous, Monsieur, une amitié si sincère, qu'il ne consulta point mon choix ; et trop content de faire une alliance avec vous, il me promit à monsieur votre fils, sans oser douter de son mérite, parce qu'il avait l'honneur de vous appartenir. Je me soumis volontiers à l'ordre qu'il me donna de le regarder comme un époux. Vous savez que je n'ai rien oublié pour démêler une ombre de raison dans un homme à qui je devais être liée : jusqu'ici je l'ai fait inutilement ; je viens faire une dernière tentative. Si elle ne me réussit pas mieux que les autres, je vous prierai de me rendre ma parole.

MONSIEUR LE COMTE.

Il est juste, Mademoiselle, de ne vous point contraindre dans une occasion qui doit décider du bonheur de votre vie : mon malheureux fils va descendre, je crains bien de perdre aujourd'hui l'espérance d'une union que j'ai tant souhaitée.

SCÈNE IV.

**Monsieur le Comte, Monsieur le Vicomte,
Monsieur de Formont, Monsieur Pedanta,
Mademoiselle Demeris, Marinette.**

MONSIEUR LE COMTE.

Saluez, Mademoiselle, mon fils, et tâchez à le faire de bonne grâce.

MONSIEUR LE VICOMTE.

Bonjour, mademoiselle, serviteur/

MONSIEUR DE FORMONT.

Quoi, Monsieur le Vicomte, le chapeau sur la tête auprès d'une belle personne qui vous est destinée !

MONSIEUR PEDANTA.

Monsieur le Vicomte, vous me déshonorez ; il y a une heure que je vous répète un compliment pour faire à mademoiselle , et vous lui parlez comme un brutal.

**MONSIEUR LE VICOMTE, à Monsieur de Formont
qui lui ôte son chapeau.**

Oui, mon gouverneur, vous voulez que je m'enrhume ; mademoiselle en sera-t-elle plus grasse ?

MONSIEUR PEDANTA.

Oh ! Bien, Monsieur, ne vous enrumez point, mais parlez et levez les yeux. Allons, répétez après moi :

L'astre qui nous éclaire.

MONSIEUR LE VICOMTE, regardant en l'air.

L'astre qui nous éclaire.

MONSIEUR PEDANTA.

Mais regardez donc, Mademoiselle.

MONSIEUR LE VICOMTE.

Mais regardez donc, mademoiselle.

MONSIEUR PEDANTA.

Hé ! Mais, Monsieur le Vicomte, cela n'est pas du compliment : je vous dis que vous regardiez Mademoiselle Demeris.

MONSIEUR LE VICOMTE.

Tarare : qu'est-ce que cela lui fera quand je la regarderai ?

Tarare : Interject. du style familier.
Bon, bon ! je m'en moque ; je n'en crois rien. [FC]

MONSIEUR LE COMTE.

Ah ! J'étouffe. Mais mon fils ne la trouvez-vous pas belle, et ne ferez-vous pas trop heureux si vous la possédez ?

MONSIEUR LE VICOMTE.

Pourvu qu'elle joue bien au volant, je la regarderai tant qu'elle voudra.

MARINETTE.

Monsieur le Vicomte a raison : il n'est rien tel que de tenir une raquette. Bon, vous lui parlez de mariage, de beauté, de possession, et ce n'est encore qu'un petit mièvre. Il est vrai qu'il a vingt ans, et qu'il est haut comme le plancher, mais il a l'esprit fort jeune, et il sera assez fin pour l'avoir longtemps ainsi.

MONSIEUR DE FORMONT.

Il pourrait bien être que monsieur le Vicomte n'aurait pas toute la délicatesse qu'il faut pour connaître le mérite de mademoiselle : il y a même des gens de son âge qui ne sont point encore sensibles à l'amour ; mais, je me vante d'avoir élevé son cour à la gloire : n'est-il pas vrai, Monsieur, que vous ne vous trouvez pas encore digne de posséder mademoiselle, et que vous seriez bien aise de la mériter par quelque action de courage ?

MONSIEUR LE VICOMTE.

Du courage ! Je ne sais ce que c'est, je n'en ai pas encore entendu parler.

MONSIEUR DE FORMONT.

Comment, Monsieur, je ne vous ai pas appris qu'un gentilhomme en France est déshonoré lorsqu'il est sans valeur ? Qu'il faut aller à l'armée acquérir de la réputation ; et se faire une sorte de mérite qui plaît également aux dames et aux braves gens ?

MONSIEUR LE VICOMTE.

Ah, ah ; oui, vous m'avez dit quelque chose comme cela, mais il me semble que vous disiez aussi qu'on en revenait quelque fois estropié : oh dame, moi, cela m'en dégoûte : j'ai besoin de mes jambes pour marcher , et de mes bras pour jouer au volant.

MARINETTE.

Le pauvre enfant ! Le volant lui tient au cour ; ce sera sa plus grande dépense.

LE VICOMTE.

Ils ne me coûtent rien, mes volants ; c'est mon père qui me les donne : quand j'ai de l'argent je le garde bien.

MARINETTE.

Autre belle inclination ! Je vous assure que ce jeune seigneur a un mérite fort complet, Mademoiselle : dépêchez-vous d'en faire votre mari, je vous garantis du remords, s'il prend envie de lui donner un camarade ; c'est toujours une commodité.

MADEMOIELLE DEMERIS.

Taisez-vous, Marinette, je plains monsieur le Comte, d'avoir un fils fi disgracié : la nature s'est méprise de le faire sortir d'un homme tel que lui.

À Monsieur le Comte.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'il n'y a pas moyen de prendre un engagement sérieux avec Monsieur le Vicomte.

LE COMTE.

Ah ! Mademoiselle, je souffre tout ce qu'on peut imaginer.

À son fils.

Quoi ! Misérable, tu perds mademoiselle sans douleur ! Quoi tu crains d'être blessé à l'armée ! Fils indigne d'un père tel que moi ; mes soins, mon exemple, mes vœux, tes maîtres, de beaux yeux, rien ne peut tirer une parole sensée de ta bouche ni un sentiment noble de ton cour ! Je t'abandonne à ton bizarre destin ; et tout ce que le nom de père peut me permettre, c'est de ne pas te faire sortir de ma maison après la douleur que tu me causes.

MONSIEUR DE FORMONT.

Pour moi, Monsieur, je suis honteux de ce dernier trait de Monsieur le Vicomte ! Je vous avoue que je n'espère plus rien de mes leçons ; mais je n'ai rien à me reprocher, et la nature seule est coupable de ses défauts.

MONSIEUR PEDANTA.

Monsieur, après la leçon que j'ai donnée ce matin à Monsieur le Vicomte, dont il ne se souvient pas du premier mot ; et le compliment galant et poli que je lui avais appris pour faire à mademoiselle Demeris, il ne m'est plus permis de perdre mon temps auprès de lui ; j'apprendrais plutôt les sciences à un chapon, qu'à cet

homme sans mours, sans docilité, sans mémoire.

MARINETTE.

Oh bien, Monsieur le Vicomte, le cour ne vous saigne-t-il point à ces reproches ? Monsieur votre père cesse de vous aimer, votre gouverneur vous méprise, votre précepteur vous déteste, votre maîtresse vous abandonne ; vous allez rester en mauvaise compagnie, au moins, car vous serez tout seul, et...

LE VICOMTE, sautant.

Et tant mieux, tant mieux, voilà ce que je demande ; je n'aurai plus que mon laquais Petit-Jean auprès de moi ; je courrai avec lui dans le jardin, et je n'entendrai plus de choses que je ne saurais comprendre.

MONSIEUR LE COMTE.

Ciel impitoyable ! Qu'ai-je fait pour mériter une affliction si cruelle ?

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].